

Marcel Imsand quand la photo devient poème

Autor(en): **Imsand, Marcel / Probst, Jean-Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **30 (2000)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-826352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Le photographe dans son bureau, entouré de centaines de souvenirs

Marcel Imsand Quand la photo devient poème

Depuis plus de trente ans, les photos de Marcel Imsand sont appréciées des connaisseurs et du grand public. Avec subtilité, discrétion et sensibilité, le plus célèbre des photographes suisses a su imposer son style inimitable. Chaque photo de Marcel Imsand raconte une histoire. Voici la sienne...

Rue de l'Alé, au cœur de Lausanne. Un couloir sombre mène à une cage d'escalier vétuste, à peine éclairée par une verrière d'un autre siècle. Au troisième étage, à côté d'une immense affiche du film «Les Clowns», de Fellini, une porte s'ouvre sur l'antre du photographe.

Et c'est une véritable caverne d'Ali Baba qui apparaît au visiteur, avec le laboratoire et son imposant agrandisseur, le petit bureau tapissé de photos de personnalités, le salon un brin désuet et la chambre des archives débordante de trésors. C'est dans cet univers surréaliste que Marcel

Imsand a passé le plus clair de sa vie, consacrant des jours et – surtout – des nuits à développer, travailler, créer ces photos célèbres ou anonymes qui ont fait le tour du canton, puis du pays, enfin de la planète. De la chanteuse Barbara au top model Cindy Crawford, on découvre des milliers d'images figées pour l'éternité, qui sont le témoignage d'une vie de travail. «Le talent, disait Jacques Brel, c'est un pour cent d'inspiration et 99 pour cent de transpiration!» Cette formule s'adapte parfaitement à Marcel Imsand, cet artiste à la modestie légendaire. «Je ne suis qu'un simple artisan qui aime le travail bien fait!»

– Vous êtes né en 1929 à Gruyères. Dans quelles conditions avez-vous passé votre enfance?

– Mes grands-parents habitaient Pringy, près de Gruyères. Durant cette période de crise, ma mère, qui était couturière, travaillait beaucoup, de jour comme de nuit, pour gagner sa vie. Si bien que j'ai été élevé par ma grand-mère jusqu'à l'âge de sept ans. J'en garde de très bons souvenirs, parce que mes grands-parents étaient des gens chaleureux, pleins d'amour et pleins de tendresse. Mais je m'ennuyais quand même de mes parents, qui venaient me voir le dimanche.

– Aviez-vous des frères et sœurs?

– Non, j'étais fils unique et cela m'a beaucoup manqué. Mais ma mère venait d'une famille de douze enfants... elle a préféré n'avoir qu'un fils.

«La vue d'un champ couvert de fleurs me tirait les larmes!»

– Avez-vous vécu une enfance heureuse?

– Oui, mes grands-parents vivaient dans une ferme, si bien que j'ai beaucoup profité de la nature, que j'ai découverte très tôt, avec beaucoup d'émotion, au printemps notamment. La vue d'un champ couvert de fleurs me tirait les larmes...

– En ce temps-là déjà, vous étiez un enfant sensible?

– Je crois que j'ai toujours été sensible, mais je ne savais pas ce que c'était. Je pensais que tout le monde était comme ça.

– Avez-vous retrouvé vos parents par la suite?

– Oui, dès l'âge de sept ans, je suis retourné vivre avec mes parents à Broc, où j'ai suivi l'école primaire. J'y ai gardé des amis et j'aime beaucoup la Gruyère, qui est un peu ma seconde patrie.

– Quels souvenirs gardez-vous de cette période?

– Des souvenirs mitigés. Mon père était l'un des deux seuls socialistes du village. Il se rendait au syndicat à Bulle, à pied, une fois par semaine, avec son copain. Je crois qu'à cause de cela, il n'a jamais pu travailler à la fabrique de chocolat. J'ai beaucoup souffert de cette situation. Je ne comprenais pas pourquoi il était ainsi mis

à l'écart... Mais j'ai eu des parents qui m'ont aimé, j'ai eu le privilège d'avoir une mère qui s'est occupée de moi et m'a donné une bonne éducation et beaucoup d'amour.

– Qu'êtes-vous devenu après la scolarité obligatoire?

– J'ai travaillé avec mon père à Château-d'Éx. On faisait du bois pour alimenter les camions à gazogène. Je me suis rendu compte un jour qu'il n'y avait pas beaucoup d'avenir pour moi dans le bûcheronnage. Alors, j'ai quitté la Gruyère et j'ai été engagé comme porteur de pain à la rue de l'Ale, à Lausanne, où j'ai mon atelier aujourd'hui. J'ai ensuite appris pâtisier à Vevey, mais ça ne m'a pas convenu et j'ai abandonné. Un cousin

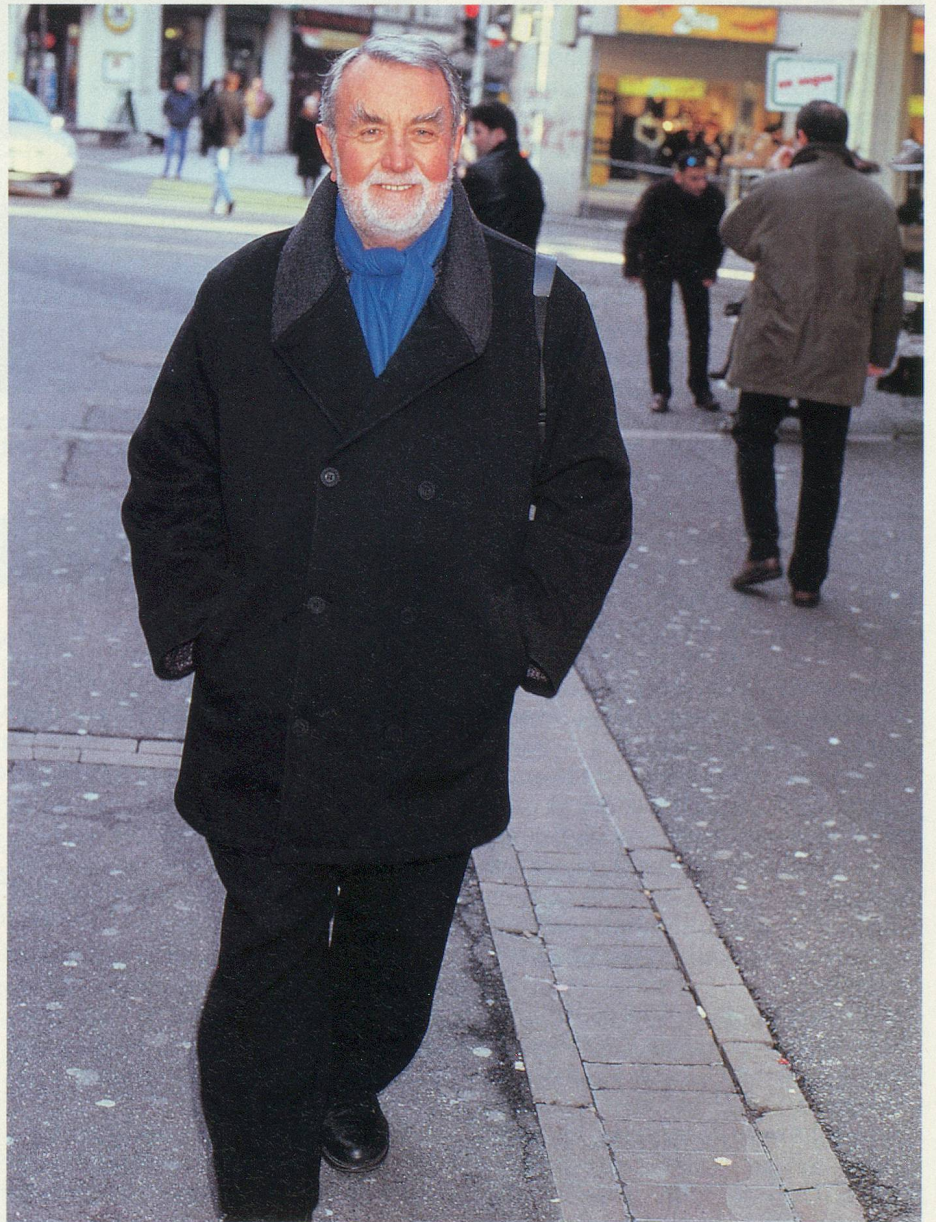
m'a alors fait venir à Saint-Aubin, dans le canton de Neuchâtel, où j'ai effectué un apprentissage de mécanicien de précision.

– Une profession qui vous convenait?

– Oui, puisque je l'ai exercée jusqu'à l'âge de 35 ans. Je suis devenu chef d'atelier, dirigeant une trentaine d'ouvriers. Je faisais tourner cette usine comme si c'était la mienne.

– Dans quelles conditions avez-vous découvert la photo?

– C'était vers 15 ou 16 ans. Je venais juste de commencer mon apprentissage de mécanicien. J'avais alors une petite amie qui vivait à la rue des Parcs, à Neuchâtel. Dans sa maison, vivait un reporter-photographe qui



C'est en se baladant qu'il trouve ses sujets

s'appelait Jean-Claude Tchaux. C'est en voyant apparaître une image dans le révélateur que j'ai eu un véritable choc. Je me suis alors inscrit au photo-club de Neuchâtel.

– **Vous étiez alors un photographe amateur ?**

– Oui, et je le suis resté durant une vingtaine d'années. La photo était ma passion et je gagnais ma vie à l'usine. Après Neuchâtel, j'ai déménagé à Lausanne, où j'ai également fréquenté le club de photo.

«Je suis toujours ému de voir apparaître la photo dans la cuve...»

– **Est-ce que vous aimiez votre métier de mécanicien ?**

– Oui, beaucoup, et comme c'était un métier manuel, il m'a énormément apporté dans ma profession de photographe. Il y a l'aspect mécanique de l'appareil de photo, que j'adore, et puis il y a également le côté manuel du travail en laboratoire. Quarante ans après ma première photo, je suis toujours ému de voir apparaître l'image dans la cuve du révélateur. C'est très beau, très mystérieux. Je n'aurais aucun plaisir à pratiquer ce métier si je ne développais pas mes photos moi-même.

– **Quel est le premier appareil de photo que vous avez reçu et dans quelles circonstances ?**

– J'avais acheté un Kodak Baby pour photographier l'enterrement de mon grand-père à Gruyères. Mais très tôt, j'ai eu la chance de pouvoir acheter un Leica. Cet appareil m'a tout de suite plu et j'y suis resté attaché.

– **Quel genre de photos faisiez-vous dans les clubs de photo ?**

– Je faisais différentes photos, des paysages ou des portraits, que je présentais dans des concours en Suisse et à l'étranger. J'ai gagné plusieurs médailles...

– **Quand et pourquoi avez-vous eu envie de devenir photographe professionnel ?**

– Il faut dire que, lorsque je travaillais à l'usine, j'avais une famille, avec trois enfants, et il fallait bien gagner ma vie. Il me restait peu de temps pour faire de la photo. Je développais surtout la nuit et je devenais fatigué. Un jour, mon médecin m'a demandé de faire un choix. J'ai alors tenté un essai: devenir photographe,



Marcel Imsand est un grand admirateur des films de Fellini

pendant trois mois. Je n'avais pas d'argent de côté, alors j'ai photographié des mariages, des réceptions et des spectacles. J'adorais les coulisses du Palais de Beaulieu, à Lausanne. Un soir, M. Faillettaz, le directeur du théâtre, m'a confié le rôle de photographe officiel et cela a duré vingt-cinq ans.

– **Vous aviez alors le pied à l'étrier ?**

– Oui, d'autant plus que j'ai eu la chance de rencontrer des responsables de journaux et de magazines, dont Bernard-Claude Gauthier, qui dirigeait alors *L'Illustré*. Il m'a confié mes premiers reportages. Plus tard, en 1969, Marcel Pache, directeur des publications d'Edipresse, m'a confié la tâche de publier une photo par jour dans *24 Heures*. Cela m'a fait connaître...

– **Votre carrière de photographe a été marquée par quelques rencontres importantes, dont celle avec la chanteuse Barbara. Pouvez-vous l'évoquer ?**

– C'était au cours d'un reportage en 1965. Barbara avait la réputation de ne pas trop aimer les photographes. Je me suis montré discret pendant le spectacle. Puis j'ai rejoint Barbara dans sa loge. J'étais très intimidé, mais le courant a dû passer, puisqu'elle m'a invité à la réception organisée en son honneur. Le lendemain, je lui ai apporté une série de photos. Elles lui ont tellement plu qu'elle les a choisies pour illustrer le programme de son passage à Bobino, six mois plus tard. C'est comme ça que je suis devenu le photographe de Barbara et son ami.

«L'amitié avec Barbara a vraiment duré une trentaine d'années»

– **Comment expliquez-vous cette amitié ?**

– Je crois que lorsqu'on fait une belle photo d'une femme, qu'on la

met en valeur, elle y est sensible. C'est ce qui s'est passé, je pense. Et puis il y a toujours eu beaucoup de respect entre nous. Cela explique que cette amitié a vraiment duré une trentaine d'années.

– Est-ce que c'est la personnalité du spectacle qui vous a le plus marqué?

– Bien sûr! Il y avait une complicité un peu amoureuse entre elle et moi. Elle avait beaucoup de cœur et un humour fantastique. J'ai conscience d'avoir été privilégié.

– Outre les vedettes que vous avez côtoyées à Beaulieu, vous avez entretenu des liens très forts et durables avec des personnes beaucoup plus humbles, comme Paul et Clémence. Comment les avez-vous rencontrés?

– Un jour, je marchais entre La Sarraz et Cossonay. J'ai rattrapé Paul, qui revenait de courses, et je lui ai demandé si je pouvais tirer un portrait. Il m'a reconnu parce qu'il était abonné à *24 Heures*. Je l'ai accompagné chez lui, où j'ai fait la connaissance de Clémence. Et puis, je leur ai rendu visite, régulièrement, pendant douze ans, sans jamais penser que j'allais faire un livre avec eux. J'allais chez eux pour me ressourcer et j'y passais des moments d'exception. Quand la Fondation pour la photo m'a commandé une soixantaine de tirages, je leur ai confié les photos en clair-obscur que j'avais faites avec

Paul et Clémence. Et c'est ainsi qu'ils se sont retrouvés exposés au Musée de l'Elysée, puis dans un livre.

– Le photographe est-il un poète?

– Moi, je suis tout simplement Marcel et j'ai fait un métier que j'ai défendu le mieux que j'ai pu. Je suis touché quand on aime mes livres. La photo, c'est un moment d'émotion.

«La solitude est pour moi quelque chose de très douloureux!»

– L'attirance pour Paul et Clémence ou les célèbres frères gruériens, qui ont également fait l'objet d'un livre, remonte-t-elle à votre enfance et au souvenir de vos grands-parents?

– Peut-être que cela remonte à l'enfance, car j'avais une grande admiration pour mes grands-parents. Je crois que je suis proche des êtres humains qui sont simples. J'ai beaucoup de respect pour eux, je vais les voir souvent sans faire de photos. Il ne faut pas que la photo devienne une maladie et qu'on ne vive que pour ça.

– Vous êtes discret dans l'approche des gens. Etes-vous également un peu solitaire?

– Je suis devenu solitaire par la force des choses. La solitude n'est pas

quelque chose que j'aime et qui me convient. Je vis depuis trente ans dans mon atelier et j'y ai passé des milliers d'heures tout seul. Pour moi, la solitude est quelque chose de très douloureux. Je comprends l'angoisse des personnes âgées qui se retrouvent seules à la mort de leur conjoint. Que ce soit Paul et Clémence ou les frères gruériens, celui qui s'est retrouvé seul est mort de chagrin peu de temps après. Je trouve que la solitude est ce qu'il y a eu de plus difficile dans mon métier de reporter. Pour moi, c'est une forme de désert...

– Vous aviez pourtant une vie de famille?

– Bien sûr, mais j'ai dû beaucoup travailler pour élever mes enfants. Quand je quitte la maison, je me retrouve ici. J'ai besoin de cette solitude pour travailler, mais je trouve que je ne l'ai pas toujours bien gérée. Aujourd'hui, je ne la gère pas mieux. On ne parle pas de la solitude, on essaie de l'assumer le mieux possible, mais on en souffre. Ma famille a été mon moteur et j'ai été fier, en tant que fils unique, d'avoir eu trois enfants.

– Il y a eu un drame dans votre vie: le décès de votre fils Jean-Pascal. Il marchait dans vos traces et il était un photographe très prometteur. On peut imaginer qu'il y a eu un très grand vide après cela?

– C'est difficile d'en parler, parce que c'est quelque chose qui m'habite. Mon fils a cru qu'il ne serait jamais fatigué, en travaillant jour et nuit. Jusqu'au jour où il a fait une dépression... Il n'a pas supporté cette solitude. Lorsque je vais sur sa tombe, je pleure comme un enfant et il me faut plusieurs jours pour m'en remettre. J'y pense quotidiennement et j'essaie de m'occuper pour résister. Il s'appelait Imsand et représentait la continuité... Moins on parle de ses chagrins, mieux ça va je crois. Il me reste deux filles, que je vais voir toutes les semaines.

– Vous ont-elles donné des petits-enfants?

– Oui, j'ai cinq petites-filles, dont l'aînée a déjà douze ans, ça va très vite. Je suis très touché par la tendresse qu'elles me donnent. Quand je prends un enfant dans mes bras, ça me réchauffe le cœur.

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Le bleu
Une fleur	Les roses
Un parfum	Qu'il soit discret
Une recette	Le risotto
Un livre	Alfred Station, photographe
Une musique	Don Giovanni, de Mozart
Un réalisateur	Tarkovski
Un film	Andreï Roublev
Un peintre	Salvador Dali
Un pays	La Gruyère
Une personnalité	Erhard Loretan
Une qualité humaine	Le sourire
Un animal	Le cheval
Une gourmandise	Un verre de bordeaux

Publications: Marcel Imsand a publié une quarantaine d'albums, parmi lesquels *Paul et Clémence*, *Luigi le berger* et *La Fête des Vignerons 1977 et 1999*, Editions 24 Heures.

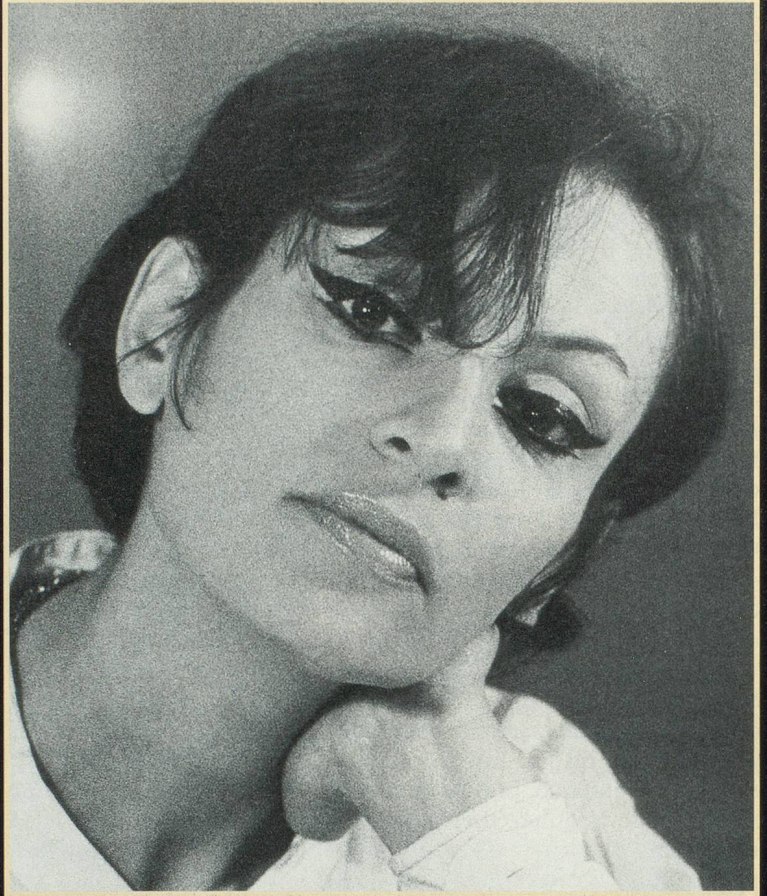
**Interview: Jean-Robert Probst
Photos Alain Gavillet**

Les plus belles
photos de

Marcel Imsand

PHOTOS MARCEL IMSAND

*«Barbara avait confiance en moi,
je l'ai suivie dans sa loge, à Paris et à Göttingen»*



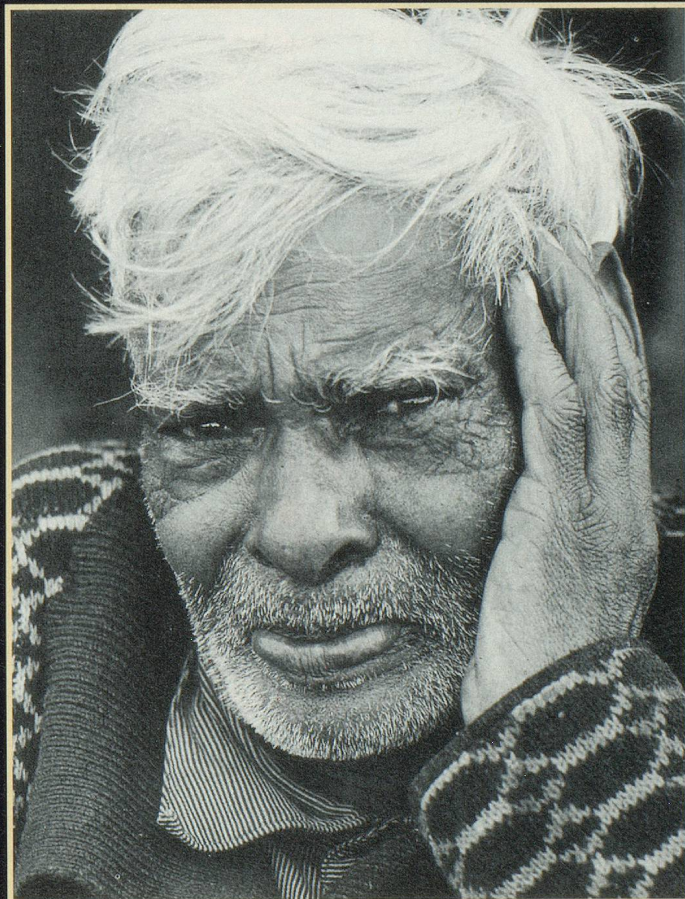
«A Préverenges, j'ai apprivoisé les cygnes. Je les prenais dans mes bras...»



«Avec Luigi le berger, on dormait à la belle étoile, dans des peaux de moutons»



«J'aime beaucoup l'atmosphère de cette photo de Paul devant sa cheminée»



«En Finlande, j'ai rencontré par hasard ce gitan sans âge qui charriait du bois»

